

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

HIMMELWEG

Texte français de Yves Lebeau

HAMELIN

Texte français de Yves Lebeau

JUAN MAYORGA

Les Insomniaques

suivi de

Copito

ou

**Les derniers mots de Flocon de Neige,
le singe blanc du zoo de Barcelone**

Texte français

de

Yves Lebeau

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec l'aide du
Centre National du Livre

Traduction réalisée dans le cadre de
L'ATELIER EUROPÉEN DE LA TRADUCTION
SCÈNE NATIONALE D'ORLÉANS

avec le concours de
L'UNION EUROPÉENNE – COMMISSION ÉDUCATION ET CULTURE

L'Atelier européen de la traduction rassemble autour de la Scène nationale d'Orléans des théâtres de création et des entreprises de médiation théâtrale (édition, revues spécialisées, festival, département Théâtre et Traduction des universités...) en Espagne, Italie, Grèce, Portugal, Irlande, Roumanie, Slovaquie, Allemagne, Russie, Hongrie, Égypte, Québec, Bulgarie.

Il conçoit et soutient des programmes de traduction multilingue (collection LabelEuropa), anime le répertoire Découvreurs des écritures dramatiques contemporaines avec la participation d'une cinquantaine de traducteurs européens, initie des programmes de médiation et de formation, organisant ainsi l'Espace culturel public des écritures dramatiques contemporaines en traduction.

L'AET diffuse l'information concernant ses activités sur www.babeleurope.com.



Titre original

Animales nocturnos

© Juan Mayorga, 2003

Últimas palabras de Copito de Nieve

© Juan Mayorga, 2004

Les droits de représentation de Juan Mayorga pour la France et la francophonie sont à solliciter auprès de Irène Sadowska Guillon – 17, rue du Dr Paul-Brousse 75017 Paris – tél. : 01 46 27 46 30

© 2008, LES SOLITAIRES INTÉPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15
www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-194-1

La Maison européenne des écritures contemporaines (la Meec) a pour mission la recherche et la découverte de nouveaux répertoires dramatiques français, européens et internationaux. Elle accompagne ces textes depuis 1995 à l'abbaye des Prémontrés en Lorraine, fin août à La Mousson d'été, en organisant avec les auteurs leur traduction et en faisant rencontrer tous les acteurs de leur diffusion.

Elle permet aux nouvelles écritures dramatiques françaises d'être traduites et proposées dans le monde entier en relation avec des partenaires qui nous proposent à leur tour de découvrir leurs auteurs et de les faire entendre en France.

Cela implique un respect pour le temps de l'écriture sans obligation de résultat immédiat et génère une part de risque inhérent à toute nouvelle aventure, mais l'écriture vivante doit être partagée, discutée, aimée...

Cette collection « La Mousson d'été » permet à des textes de vivre au-delà des lectures-spectacles ou des résidences et se veut représentative de l'esprit qui anime la Meec ; elle contribue à diffuser les écritures contemporaines et les inscrit dans le temps.

MICHEL DIDYM

la meec

La Meec – La Mousson d'été (www.meec.org) est subventionnée par le Conseil régional de Lorraine, le ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil général de Meurthe-et-Moselle, l'abbaye des Prémontrés, la Communauté de communes des pays de Pont-à-Mousson. En partenariat avec la Maison Antoine-Vitez, l'Atelier européen de la traduction / Scène nationale d'Orléans et Cultures France, ainsi que l'Union européenne – commission Éducation et Culture (Programme Culture 2000).

SOMMAIRE

Les Insomniaques	11
Copito ou Les derniers mots de Flocon de Neige, le singe blanc du zoo de Barcelone	83

Les Insomniaques

PERSONNAGES

HOMME PETIT.

HOMME GRAND.

FEMME PETITE.

FEMME GRANDE.

HOMME PETIT. – Je peux m’asseoir avec vous ?

HOMME GRAND. – J’allais demander l’addition.

HOMME PETIT. – Vous ne me reconnaissez pas ? Vous ne m’avez pas reconnu.

HOMME GRAND. – ...

HOMME PETIT. – On se voit tous les jours.

HOMME GRAND. – ...

HOMME PETIT. – Tous les matins, dans l’escalier. Je sors quand vous rentrez.

HOMME GRAND. – Ah oui. Oui.

HOMME PETIT. – « Bonjourouour. » Vous reconnaissez ma voix ?

HOMME GRAND. – Oui, là oui.

HOMME PETIT. – Et encore, à l’heure qu’il est, un dimanche en plus, elle ne sonne pas pareil qu’un jour de travail, à six heures du matin.

HOMME GRAND. – Je ne vous avais pas reconnu, pardonnez-moi.

HOMME PETIT. – C'est tout pardonné, c'est très compréhensible. Avec votre permission, je vais m'asseoir. Parfaitement compréhensible. Vous rentrez telle une ombre et une ombre jumelle vous croise dans l'escalier. « Bonjououour » entendez-vous et vous répondez : « Bonjououour », le croisement de deux ombres dans un escalier, c'est tout.

HOMME GRAND. – C'est exact.

HOMME PETIT. – Ça doit être dur. De travailler la nuit, je veux dire. Comme vivre la tête en bas, non ?

HOMME GRAND. – Vous allez m'excuser, je suis un peu pressé.

HOMME PETIT. – Je viens de demander une bouteille et deux verres. Ça me ferait plaisir de trinquer avec vous.

HOMME GRAND. – Désolé, je ne bois pas.

HOMME PETIT. – Je dois fêter quelque chose. Je m'étais dit que vous me tiendriez compagnie.

HOMME GRAND. – On m'attend.

HOMME PETIT. – Un petit verre, allez !

HOMME GRAND. – Je ne bois pas, je vous ai dit.

HOMME PETIT. – Rien qu'un petit moment ? Dix minutes, pas plus. Pour fêter ça, je n'ai pas envie d'être seul.

HOMME GRAND. – Dix minutes, d'accord. Pour trinquer, ça ne se refuse pas.

HOMME PETIT. – Un cru de 98. Je ne suis pas connaisseur, n'allez pas croire. Simplement je me suis renseigné pour l'occasion. Je me suis préparé.

HOMME GRAND. – Alors comme ça, il vous arrive quelque chose de bien. Quelque chose qui mérite d'être fêté. Vous en avez de la chance !

HOMME PETIT. – Ce n'est pas formidable, ça ? Pendant des mois, deux ombres se croisent, chaque matin dans l'escalier, elles échangent un salut mécanique, pas davantage. « Bonjououour », « Bonjououour. » Et voilà ces deux ombres face à face, à la même table, qui se préparent à trinquer.

HOMME GRAND. – Pendant des mois ? Nous nous connaissons depuis des mois ?

HOMME PETIT. – Rien à dire, vous avez toujours été aimable avec moi, vous m'avez toujours rendu mon salut et je n'en dirais pas autant de tous nos voisins. Mais à ce jour, nous n'étions que deux ombres échangeant un « Bonjououour », avant de poursuivre chacun sa route. Et nous voici bel et bien face à face, prêts à lever notre verre comme si nous nous connaissions depuis toujours.

HOMME GRAND. – Vous ne m’avez toujours pas dit ce que nous fêtons.

HOMME PETIT. – Je ne vous l’ai pas dit ? Je n’arrête pas de parler et je ne vous l’ai pas encore dit... ?

HOMME GRAND. – Toujours pas.

HOMME PETIT. – Ça me fait drôle d’être ici, avec vous, dans ce bar. Tous les dimanches, après avoir mis de l’ordre dans la cuisine, je sors faire un tour. Et je vous vois, toujours assis à la même table. Je vous aperçois de là-bas, de la rue, à travers la vitre. Peut-être vous ai-je vu cent fois assis à cette table. Vous ne m’aviez pas remarqué ?

HOMME GRAND. – Non.

HOMME PETIT. – Je ne vous le reproche pas. Je passe relativement inaperçu. Dans l’immeuble, je parie que vous n’avez jamais entendu parler de moi. Je ne suis pas le genre de voisin qui défraye la chronique. Cela dit, je mets un point d’honneur à être un bon voisin. Quiconque frappe à ma porte, peut être sûr, à tout coup...

HOMME GRAND. – Avant de m’en aller, j’aimerais bien savoir à quoi je lève mon verre.

HOMME PETIT. – À la loi Trois sept cinq quatre.

HOMME GRAND. – ...

HOMME PETIT. – Vous ne la connaissez pas ?

HOMME GRAND. – Vous avez dit « loi Trois cinq sept quatre » ?

HOMME PETIT. – Trois sept cinq quatre. La loi sur l’Immigration.

HOMME GRAND. – Je n’avais pas remarqué que vous étiez...

HOMME PETIT. – Je ne le suis pas. Je ne suis pas étranger.

HOMME GRAND. – Alors ?

HOMME PETIT. – Mais vous l’êtes, vous. Étranger.

HOMME GRAND. – Moi ?

HOMME PETIT. – Je sais peu de chose de vous, ça oui ; je sais l’essentiel.

HOMME GRAND. – Cette fois-ci, vous allez m’excuser. Je ne veux pas me mettre en retard.

HOMME PETIT. – Ne vous levez pas, je vous en prie. Je vous en prie, asseyez-vous. Merci. Écoutez-moi, je n’ai rien contre les étrangers. Rien, d’où qu’ils viennent. J’ignore pourquoi vous êtes venu dans ce pays. Travail ? Politique ? Une femme ? Toutes raisons qui me semblent valables. Quant à cette « loi », ce n’est pas moi qui l’ai rédigée. Mais, à la seconde où j’en ai entendu parler, j’ai su qu’elle allait changer ma vie. Ça ne m’est pas venu de prime abord, ça a mûri doucement en moi, et jusqu’à aujourd’hui je ne

m'étais pas décidé à mettre en pratique mon idée. Je le répète, je n'ai rien contre vous autres. N'y voyez rien non plus de personnel, j'ai pensé simplement que je devais me concentrer sur un cas unique et c'est le vôtre que je connais le mieux.

HOMME GRAND. – Je ne suis pas sûr de bien vous suivre, j'ai peur que non, mais autant que vous le sachiez : je ne suis pas étranger.

HOMME PETIT. – Non ?

HOMME GRAND. – Qu'est-ce qui vous permet de penser ? Parce que je travaille la nuit ? Quantité de gens travaillent la nuit.

HOMME PETIT. – Vous n'êtes pas étranger ?

HOMME GRAND. – Bien sûr que non. J'ai l'air étranger ?

HOMME PETIT. – Non, vous n'avez pas l'air étranger.

HOMME GRAND. – Notez bien, je n'ai rien contre eux, à partir du moment où ils ne nous créent pas de problèmes. J'ai connu des gens magnifiques et de toutes les couleurs. Des gens qui ne viennent pas te donner des leçons de savoir-vivre dans ton propre pays. J'ai malheureusement l'impression que la plupart d'entre eux...

HOMME PETIT. – Arrêtez-vous, ça suffit amplement. On applaudit ! Je vous félicite. Votre accent est meilleur que le mien. Et ce maniement que vous avez

de ma propre langue ! Le corps aussi, cette façon que vous avez de bouger... Quelle discipline ! J'admire la maîtrise, chez autrui. N'ayez crainte, vous n'avez pas commis la moindre erreur et je ne me serais douté de rien ; ce fut comme un pressentiment. J'ai mené ma petite enquête, ce qui est à la portée de n'importe qui, suffit d'avoir un peu de temps à soi et je n'en manque pas. Et mon pressentiment s'est confirmé : vous n'avez pas de papiers. Vous êtes un « sans-papiers ».

HOMME GRAND. – C'est faux.

HOMME PETIT. – Montrez-les-moi. Vos papiers.

HOMME GRAND. – Que je vous montre... Pour qui vous prenez vous ? Vous dépassez les bornes, là.

HOMME PETIT. – Qu'est-ce que vous comptez faire ? Vous mettre à crier devant tout le monde ? Appeler la police ? Appelez-la. Détendez-vous, mon vieux. Je ne vous ai pas traité de « fils de pute ». J'ai simplement dit que vous étiez un étranger sans permis de séjour. Rien de grave, sauf qu'en application de la loi Trois sept cinq quatre, vous pouvez être renvoyé séance tenante dans votre pays d'origine... À moins que ce ne soit la loi Trois quatre sept cinq ?

HOMME GRAND. – Vous êtes ivre ?

HOMME PETIT. – Toujours pas bu une goutte ! Je n'aime pas boire seul. Et n'allez pas vous lever sans ma permission, s'il vous plaît, ne m'obligez pas à faire ce que je ne veux pas faire. Moi qui essaye d'être

aimable ! Ce n'est pas une question de personne, je vous l'ai dit. Cette loi, ce n'est pas moi qui l'ai rédigée, seulement elle a changé notre relation. Deux ombres se croisent dans l'escalier, chaque matin, jusqu'au jour où...

HOMME GRAND. – C'est une plaisanterie.

HOMME PETIT. – C'est me faire beaucoup d'honneur ; je suis, hélas, incapable de plaisanter. Ce n'est pas une plaisanterie, non. Comme on dit vulgairement – je serais quelqu'un de vulgaire, c'est comme ça que je le dirais : « Je vous tiens par les couilles. »

HOMME GRAND. – Vous êtes complètement ivre.

HOMME PETIT. – Ne me cherchez pas. Vous ne voyez donc pas que j'essaie de vous traiter avec respect ? Je pourrais vous insulter. Je pourrais vous mettre à genoux.

HOMME GRAND. – Qu'est-ce que vous voulez de moi ? Allez, dites-le. De l'argent ?

HOMME PETIT. – De l'argent ?

HOMME GRAND. – Qu'est-ce que vous voulez ?

HOMME PETIT. – Peu de chose.

HOMME GRAND. – Quoi ?

HOMME PETIT. – Je ne sais pas encore. C'est vrai, je ne le sais toujours pas. Pour lors, que vous buviez un verre avec moi. Ça ira, pour aujourd'hui. Demain,

on verra. Je trouverai bien. Mais soyez sûr que je ne vous demanderai jamais rien de honteux. Et rien, évidemment, ayant trait au sexe. Vous êtes bien tombé avec moi. Je ne vous forcerai pas à travailler pour moi, à commettre de mauvais coups ; je ne lèverai pas la main sur vous. Je vous demanderai, un jour, de me faire un bout de conversation ; le lendemain de m'accompagner en promenade. Rien de laid, rien d'humiliant. Vous me lirez un poème, vous me raconterez une blague... Rien d'humiliant. S'il m'arrive de vous demander une chose désagréable, susceptible de vous mettre mal à l'aise, ce ne sera pas pour vous offenser ; seulement pour vérifier votre disponibilité. En définitive, c'est ça qui compte pour moi : pouvoir compter sur votre disponibilité. Je me ferai oublier quelques jours, mais chaque fois je réapparaîtrai. Je vous demanderai alors de me réciter une prière ou me chanter un chant de votre terre ; pas pour vous ennuyer, non, pour vous rappeler la nature de notre lien. Pour vous humilier, jamais. Et puis qui sait, un jour, vos papiers, peut-être vous les obtiendrez. En attendant, vivons ! Demain, à la même heure, nous nous croiserons dans l'escalier et nous nous souhaiterons le bonjour. Je veux que vous y soyez, n'essayez pas de me fausser compagnie, je vous aurai à l'œil. Et ne tentez rien jamais contre moi, je suis prêt à toute éventualité, je suis un homme méticuleux. Je ne vous demanderai rien d'humiliant. Nous allons commencer tout de suite. Nous allons commencer par boire cette bouteille, à deux. Permettez-moi de porter un toast. À vous. À votre vie dans notre vieux pays.

Une pause. L'homme grand boit.